

Patrick Roegiers

LE THEATRE DE MARIGNY

A Corinne,
Éric et Patrick.

Si Balthus est le seigneur de Chassy, Éric est le grand maître de Marigny. Il occupe avec son épouse Corinne, à deux pas de chez nous, une maison qui ressemble à celle des sept nains dans Blanche Neige ou de la Fée Carabosse du Petit Poucet. Un chien noir et blanc monte la garde sur le pas de la porte et vient me dire bonjour, puis s'éloigne après que je caresse son museau. Tandis que j'écris dans le jardin de devant, à l'ombre de l'arbre où je lis vautré dans une chaise longue, Éric n'arrête pas de passer et de repasser, dévale et gravit la route qui mène chez lui et passe devant chez nous au volant d'énormes engins agricoles tous plus bruyants les uns que les autres, munis de crocs et de griffes, de crochets et de pinces, ou hérissés de lames d'acier et de picots aussi acérés que des dents de requins comme cette terrifiante machine qu'il loue pour couper le maïs.

Éric est une force de la nature. Débordant d'activité du matin au soir, et parfois même la nuit, il fait la pluie et le beau temps dans le Morvan qu'il connaît comme le dos de sa main ou le fond de sa poche, et sillonne en salopette couleur potager et casquette plate, perché sur son tracteur

rouge ou vert, aux roues géantes, qui ne se gonflent pas avec une pompe à vélo. Déplaçant le bétail dont dépasse la tête, les cornes ou la queue dans des remorques brinquebalantes qui ramènent à fond de train des meules de foin aussi hautes que des immeubles, Éric n'arrête jamais. Il n'a pas une seconde à lui.

Quelle énergie !

Il bat la campagne chaque jour de la semaine. Y compris le dimanche. Ne prend pas de vacances. Se lève au chant du coq. Récolte dans la paille les œufs des poules, au jaune moelleux et velouté, qui sont nés de la dernière couvée et ne sont pas carrés. Cherche des puces à ses trois chiens qui aboient à la lune sitôt qu'approche un inconnu. Accouche des veaux dans l'étable. L'un d'eux s'appelle Cassiopée, je le sais. J'ai assisté avec Martine à sa naissance à trois heures du matin, Éric tirant avec force sur une corde pour le faire sortir. Le vétérinaire, accouru en hâte, a extrait de ses mains gantées, plongées dans le vagin ensanglanté, le nouveau-né gluant, glissant sur une planche de bois rude. Puis, Corinne l'a frotté avec de la paille et il s'est mis à gambader timidement sur ses pattes frêles comme des baguettes. Puis, Éric a repris le cours normal de sa journée. Trait une à une ses quatre cents cinquante vaches qui ont chacune un nom. Mais il ne les connaît pas tous. Lustré les peaux. Engraissé les canards qui s'ébrouent et les oies qui barbotent dans la mare en contrebas. Traqué dans leur terriers les renards qui dévorent les poules et les lapins que Corinne nourrit de laitues dans le clapier. Occis les rats sans pitié. Chassé à

coups de canon les sangliers qui défoncent les champs, retournent les prairies et les prés verts. Débusqué les perdreaux, qui ne sont pas les derniers de l'année, et les corbeaux, oiseaux de mauvais augure dans les arbres. Pris par les cornes le taureau en rut qui pèse une demi tonne. Revenu à ses moutons, il taille une bavette avec son voisin qui comme moi s'appelle ... Patrick !

Moins débordé qu'Éric, il a décidé de ne plus rien faire et de paresser. Mais il est plus astucieux, bricoleur et débrouillard que moi qui ne sait rien faire de mes dix doigts. Mordu de la chaîne *Chasse et Pêche*, Patrick a l'œil rieur, le poil ras, le cou taurin et le pied parfois titubant. Il taquine le goujon, mais la seule fois où je suis parti à la pêche avec lui, au lac de Pannecièrre, l'hameçon n'a pas pris. Peut-être aurions-nous mieux fait d'aller à la chasse au papillon ? Patrick se tourne les pouces. Fait les courses, les merguez au barbecue – c'est une fine gueule - et court les brocantes. Ne va pas aux enterrements, estimant déjà assez idiot de s'enterrer à la campagne. Les mots ne sont pas sa province. Il n'y a pas de livres chez lui et il fait un louable effort pour parcourir du bout des yeux ceux que je lui offre et que j'ai souvent rédigés, été comme hiver, à deux pas de chez lui. Patrick, œnologue au cœur tendre, vit un peu comme un ours à Marigny, avec son billard à six trous et ses queues au garde-à-vous. Une pin-up au mur en tenue de léopard. Un bar où l'on s'accoude. Un four à pains qu'aurait pu peindre Van Gogh. Un aquarium à l'eau turquoise, où nagent des poissons

qu'aurait croqué Matisse que déteste Balthus, qui exècre la modernité. Et un rutilant juke-box d'époque, qui restitue les tubes qu'on écoutait dans notre adolescence.

Sentimental et impulsif, Patrick a mis trois jours pour se remettre de la disparition de Johnny Hallyday dont il perpétue la mémoire par des autocollants posés sur la carrosserie de sa voiture. On en a vu des matchs de football ensemble, assis dans son canapé, devant son écran géant. Et il m'a fait grand plaisir en faisant résonner un matin tôt, à huit heures, Léo Ferré chantant à tue-tête *C'est l'printemps*

*Y a la nature qu'est toute en sueur
Dans les hectares y a du bonheur*

*C'est l'printemps
C'est l'printemps*

Mais je n'en dis pas plus. Je sais que les modèles qu'on cite ou dont on s'inspire sont rarement contents de se retrouver et de se reconnaître dans un livre. Lorsqu'il rentre au bercail, Éric change l'eau du canari dans sa cage. Passe à table et casse la graine en regardant la télévision. S'informe de la marche du monde, du temps qu'il fera demain, des normes européennes, astreignantes et souvent pénibles pour les agriculteurs, qui ne sont pas libres de leurs mouvements. Leur vie dépend du cours du marché de la viande, des céréales ou des petits pois. En entrée, Corinne découpe en tranches le jambon d'un de leurs trois cochons sans prénoms, achetés à l'âge de deux

mois, pleins de bon gras et bien nourris qu'on occit en moins de deux tous les neuf mois, ce qui ne se fait pas aussi aisément qu'on le croit.

On pense que les cultivateurs n'entendent rien à l'art. C'est loin d'être exact. Un soir qu'il rentre chez lui après avoir battu la campagne, Éric passe devant le petit jardin où Martine à quatre pattes, le râteau et le sécateur à la main, dé plante les mauvaises herbes et où depuis peu serpentent des taupes. Les monticules foncés révèlent leur présence, les tertres terreux indiquent qu'elles ont déguerpi. J'imagine qu'il me prend pour un feignant, un flemmard ou un tire-au-flanc. Ou, pire, un tire-au-cul. Nos rideaux ne s'ouvrent pas avant neuf heures alors qu'il est déjà en action depuis longtemps. J'en ai tout l'air, en bermuda coquelicot, pieds nus dans des sandales qui ne sont pas d'ici, mais des espadrilles que je porte toujours en été. Pointant le nez par-dessus la haie, il me lance avec un éclat de rire qui résonne aux alentours, fait sursauter les lézards qui se dorment au soleil sur la façade que j'ai récemment repeinte.

- Alors, Patrick, tu cherches l'inspiration ?
Et moi, sur le même ton goguenard :
- L'inspiration, voyons Éric, ça n'existe pas !

Qu'en sait-on ? Ce qu'on écrit jaillit parfois de la plume quand on s'y attend le moins. L'art est une longue patience, l'inspiration n'existe que pour les amateurs et les peintres du dimanche. L'écrivain, lui, s'assied à sa table et travaille sans état d'âme. Sans envie d'écrire ou de ne pas

écrire. De flâner ou de rester au lit. Quelle que soit son humeur ou le temps qu'il fait. Il n'y a pas de mérite à écrire. Personne ne vous le demande. Il suffit quelquefois pour créer de savoir regarder en l'air. L'écriture n'est pas toujours le fruit de sa peine. Elle vient quand bon lui semble. Au gré du vent. Ou de sa fantaisie. Sans effort apparent et sans vraiment le vouloir. Avoir l'air inspiré ne suffit pas pour être un créateur et développer son imagination. L'inspiration n'existe pas sur un siège de tracteur. Pas plus que sur une chaise. Arpenteur actif, globe-trotter insatiable, Éric est le maître d'œuvre de son labeur. L'auteur ameublit, laboure son œuvre, élabore et façonne un personnage, échafaude un récit et bâtit une histoire comme l'agriculteur cultive sa terre, retourne ses champs et sculpte le paysage. L'air est aussi gratuit que l'art. L'inverse est aussi vrai. L'art est aussi gratuit que l'air. La vie paraît simple et tranquille à la campagne. Mais qui peut dire comment tourne la terre ?

MARIGNY, été 2020.

